

Une messe

S'il fréquente les églises, ce n'est guère que pour en admirer les richesses architecturales ou artistiques. Les paroles que l'on y clame du haut d'une chaire, ou de là-bas, derrière une table de communion, près du chœur, plus que de le laisser indifférent, le heurtent. Au point que chaque mot, s'il pouvait toujours les comprendre, sont comme un coin enfoncé dans sa raison, dans sa simplicité en regard des choses de la vie, dans son incroyable propension aussi, non seulement à ne pas croire, mais à tenir pour faribole, voire endoctrinement insensé, tout ce que l'on peut vous proposer en fait de religion. Et l'une chasse l'autre sans que rien ne change. On vous mène par le bout du nez. Et ce ne sont pas ces mille églises, ces cent cathédrales, cet appareil insensé couvrant le monde qui pourrait le faire changer d'un iota d'idée. Il ne conteste pourtant pas, quant à eux, leur désir d'être autres et de s'imprégner de spiritualité. Si lui n'en a pas, peut-être ont-ils raison d'en avoir.

Ils étaient rentrés à la mi-messe. Au point qu'ils avaient pu croire que les recommandations tardives du curé, qu'il fallait non seulement être ponctuel mais ne pas faire de bruit, pouvaient leur être adressées. Qu'à cela ne tienne, ils avaient été d'une discrétion exemplaire et n'avaient gêné personne.

Ils étaient donc rentrés. Ils avaient pris place sur un banc. Il avait prié avec les autres. Ils avaient écouté sans rien dire. Et les paroles que prononçaient tour à tour les deux préposés à cette messe du dimanche soir, relayées par une sonorisation sommaire, n'étaient plus qu'une bouillie de mot en laquelle il ne saisissait quant à lui, presque rien. C'était une sorte de longue récitation, ces hommes n'étant dans le fond que des moulins à prières rappelant sans cesse les mêmes principes de base. Comme si l'on jouait toujours sur la même partition. Il ne les écouta plus. Il regarda l'intérieur de cette église, style gothique fabriqué de toutes pièces il y a à peine plus d'un siècle, hautes colonnes, arcades, le tout en béton mais rendu presque vrai par une peinture en trompe l'œil qui vous offre à profusion du marbre presque pur décliné en multiples variantes. C'aurait pu être beau si l'on n'avait pas su que cette impressionnante architecture n'était dans le fond que copie et prétention, et que nulle part, si ce n'est au niveau de la façade principale, il n'y avait de la vraie pierre.

Ils avaient chanté. Où plutôt ils s'étaient laissés tirer par un groupe de jeune, guitare et compagnie, plein d'entrain. La musique était belle, presque envoûtante. Et lui, à les entendre, il croyait presque retrouver ces belles musiques des îles, alors que l'on danse et que l'on se réjouit. C'était magnifique.

Il y eut communion. Ils se rendirent devant le curé pour la prendre. Ils étaient sérieux, convaincus. Ils défilèrent. Ils retournaient à leur banc pour se signer, plier les genoux puis reprendre bientôt leur attitude ordinaire. Comme s'il ne s'était rien passé.

Alors bientôt, après un dernier chant qui l'avait une nouvelle fois fait retourner en ses îles lointaines où l'on se réjouit d'une musique joyeuse et

syncopée, c'en fut fini. Alors lui, ce pourquoi aussi peut-être avait-il accepté de venir ici, il se déplaça au fond de l'église où les jeunes musiciens empaquetaient leurs instruments en vue de se retirer eux aussi bientôt à leur tour, et il regarda une fois encore la grande toile de Carlo Ceresa, cette œuvre magistrale peinte vers 1600, la Madonna col Bambino in gloria et Santi eseguito. Cependant l'éclairage ordinaire ne permettait pas de l'admirer d'un plan unique, à cause des reflets. Il fallait ainsi se déplacer pour en saisir tous les détails. Se mettre sur le côté, puis en face. S'approcher, s'éloigner à nouveau. La peinture restait cependant dans tout son éclat et plus encore dans sa bienfaisance magistrale. Carlo Ceresa était un artiste accompli, d'une extraordinaire virtuosité technique, sachant comme nul autre fixer les plis d'un vêtement, et offrant aux visages une véracité impressionnante.

Et pourtant les fidèles qui passent ou qui prient, ou qui chantent à ses pieds, sous sa sainte protection, pourrait-on dire, ne le savent même pas. Ils ont là une œuvre derrière laquelle, mise dans un musée important, s'arrêteraient des visiteurs enthousiastes, et ils l'ignorent. Ils ont là un trésor artistique que d'aucuns ont fait des centaines de kilomètres pour l'admirer, et on ne le leur dit pas.

Mais enfin, c'est peut-être sans importance. Quat à lui il l'admira une fois encore sans retenue. Il s'en imprégna. Il oublia même toutes les préventions qu'il avait contre cette spiritualité rigide et répétitive, mortelle, aurait-il voulu dire, pour se perdre en ces formes et couleurs qui témoigneront, à jamais on l'espère, du génie de ces peintres italiens de toutes époques, courant les villages, courants les églises, pour offrir aux fidèles des représentations qu'ils voulaient la plus parfaite possible de quelque pan de cette immense saga biblique dont ceux-là se nourrissaient depuis des siècles. Et chose la plus curieuse, la plus admirable aussi quelque part, vraiment touchante voire naïve, sans qu'ils ne s'en lassent !



BREMBILLA. Parrocchiale S. Giovanni Battista. Madonna col Bambino in gloria e Santi eseguito da C. Ceresa (1600)